

La qualité du français

« Socialement, on a un peu tassé la langue... »

Bonne nouvelle : au total, oui, les jeunes parlent et écrivent mieux le français que par le passé.

Les filles, surtout.

Bémol à la bonne nouvelle : le milieu, à savoir les amis, la famille, les médias, dont l'influence sur la qualité de la langue est dans une large mesure déterminante,

Ce diagnostic se dégage de rencontres avec trois professeurs qui, ensemble, totalisent 70 ans d'enseignement du français. Nicole Lépine, 30 ans d'expérience, enseigne en 5^e secondaire à l'école André-Laurendeau, à Saint-Hubert. Yolande Petit, 11 ans d'expérience, enseigne en 3^e et 5^e secondaire à l'école du Mont Saint-Bruno,

tutoiement généralisé, emploi, dans des textes écrits, du « tu » et du « toi » de la conversation et, malgré des progrès significatifs à ce chapitre, un vocabulaire encore trop limité. D'où, en conséquence, note-t-elle Nicole Lépine, la difficulté de lire qu'éprouvent plusieurs étudiants, étant donné que la langue écrite est différente de la langue parlée. Ainsi, racontera l'enseignante, des élèves, inconscients des différences de niveaux, attribueront leur difficulté à lire Hugo ou Zola au fait que ce sont des auteurs... français!

Cette nuance étant apportée, la langue courante n'en demeure pas moins de meilleure qualité : une langue moins agressive et un recours aux jurons nettement moins fréquent que par le passé, selon Yolande Petit qui constate aussi que les élèves écrivent moins au son qu'auparavant. Et ce sont les filles qui donnent le ton. L'écart qui les sépare des garçons est d'ailleurs considérable, notent Yolande Petit et Nicole Lépine. Les filles lisent plus, ont la parole plus facile, présentent des travaux plus soignés.



Yolande Petit constate que les élèves écrivent moins au son qu'auparavant.

n'a pas toujours l'effet heureux que l'on souhaiterait. « Socialement, on a un peu tassé la langue », déplore Nicole Lépine, professeure de français.

Autrement dit, la qualité de la langue est indissociable du niveau de culture de la société qui la parle et n'est donc pas la responsabilité exclusive des professeurs de français : elle reflète le milieu qu'elle entend exprimer. En ce sens, les professeurs de français, fussent-ils des parangons absolument parfaits de toutes les vertus pédagogiques, ne sont pas les seuls maîtres à bord. Ils doivent compter avec la lourde présence de l'anglais, « langue de la réussite », dira l'un d'eux, avec l'envahissante culture états-unienne, avec les médias dont la langue ne semble pas s'améliorer, bref avec tout ce qui nous imprègne culturellement.

pendant que Jean-Maurice Demers, après avoir accumulé une expérience de 33 ans comme professeur de français à Saint-Léonard à l'école secondaire Antoine de Saint-Exupéry, est maintenant conseiller au Syndicat de l'enseignement de la Pointe-de-l'Île. Si l'expérience de M. Demers a été vécue dans une école multiethnique, celle de mesdames Lépine et Petit, au contraire, a été acquise dans des classes presque exclusivement composées de francophones dits de souche.

Les niveaux de langage

Première nuance à l'amélioration de la langue dont les trois professeurs conviennent : la confusion des niveaux de langage. Il y a tendance, par exemple, à écrire comme on parle et à parler d'une seule et même façon, en toutes circonstances :

La lecture

Passage obligé vers une langue riche et de qualité : la lecture. Or, se souvient Jean-Maurice Demers, « la moitié des élèves qui m'arrivaient, en 5^e secondaire, n'avaient jamais lu un roman d'un couvert à l'autre, sauf peut-être un Bob Morane ou des Harlequin. »

La solution s'impose alors d'elle-même : forcer les élèves à lire. Mais, petit problème, notent les professeurs rencontrés : les obliger à lire un nombre déterminé de livres éveille chez les élèves un sens remarquable de l'astuce et de la débrouillardise. Ainsi, les livres recherchés seront-ils de préférence très minces et imprimés en gros caractères.

Pour déjouer l'astuce, le professeur Demers exigera de ses élèves la lecture non pas d'un nombre déterminé de livres, mais de pages : 4000 pages dans l'année!

En matière de lecture, le manque d'intérêt des élèves n'est de toute évidence pas étranger à l'anémie des bibliothèques scolaires que les efforts budgétaires récents, tout heureux soient-ils, n'ont pas guérie, soulignent les professeurs Lépine et Petit. Dans ces conditions, il sera de plus en plus difficile de reprocher aux mauvais esprits de pester contre les investissements somptuaires dans une Grande Bibliothèque au cœur de Montréal, alors que les petites bibliothèques de quartier et d'école sont si mal pourvues.

Entre-temps, les deux professeurs sont confiantes que le nouveau programme de français en voie d'implantation donnera une importante impulsion au goût de lire chez les jeunes.

La langue : une préoccupation internationale

Le Québec, on le sait, n'est pas le seul coin du monde où la langue fait constamment l'objet de recherches, de critiques et d'inquiétudes. Cela est vrai en France, aux États-Unis et ailleurs. C'est que, pour reprendre les mots de Nicole Lépine, « la langue, ça vient chercher l'âme... »

Mais au Québec, on pousse l'exercice un peu loin, dira Jean-Maurice Demers : « on est toujours en train de faire l'analyse du mourant. Or, une langue que l'on décrie constamment n'est pas de nature à attirer les jeunes. On devrait avoir plus peur de manquer de fierté que de voir la langue mourir. La langue, on la parle bien si elle est importante ».

Or, poursuit M. Demers, il suffit de lire les offres d'emploi dans les journaux : on exige la connaissance de l'anglais dans presque tous les cas, même si, très souvent, l'anglais n'est absolument pas essentiel. Dans ces conditions, l'anglais apparaît nécessairement comme une langue très importante, séduisante, indispensable même, bref, la langue de la réussite. Et le français, comme une langue en déclin.

Que penser, par ailleurs, de l'impact des médias en matière de langue? Si certaines émissions de télévision, type *Découverte* ou *Chasseurs d'idées*, note M. Demers, passent le test de la qualité, il n'en reste pas moins, estime Yolande Petit, que l'on assiste, à Radio-Canada, qui fut longtemps un modèle à suivre en la matière, à une baisse de la qualité de la langue. Radio-Canada qui, pendant longtemps, imposa la



« Je suis fatiguée, agacée par le procès que l'on fait, constamment, à l'enseignement du français ».
– Nicole Lépine

norme du français correctement parlé, tolère désormais sur ses ondes un français médiocre, sinon carrément de mauvais goût. Quant au reste, ailleurs sur les ondes privées, quelques animateurs de *lignes ouvertes* au langage débraillé et un certain nombre de soi-disant humoristes au verbe approximatif et grossier sont du genre à faire dresser les cheveux sur la tête!

Et puis, l'exemple d'une langue de qualité médiocre vient aussi fréquemment de haut : les documents gouvernementaux, y compris ceux du ministère de l'Éducation, ceux des administrations scolaires, les journaux, sans compter le langage parlé par certains hommes politiques présents dans l'actualité, sont autant d'exemples hélas! le plus souvent à ne pas suivre.

Autre assaut sur la langue française : l'envahissement de la culture états-unienne. Les magazines consultés par les jeunes et qui traitent de sports, d'Internet et d'informatique sont, le plus souvent, de langue anglaise, note Nicole Lépine qui, comme Yolande Petit, attire l'attention sur le cinéma, la télévision et la chanson des USA que l'on voit et entend partout. « Il m'arrive de dire à mes élèves qu'ils se comportent comme des colonisés!... », ajoute Nicole Lépine.

S'il est difficile de mesurer l'impact, négatif ou positif selon les cas, de chacun de ces phénomènes sur la qualité de la langue, celui-ci n'en demeure pas moins difficilement contestable. Alors, quand on accuse les professeurs de français d'être les premiers responsables de la qualité parfois discutabile du français québécois et de la lenteur des progrès, les réactions sont vives : « Je suis fatiguée, agacée par le procès que l'on fait, constamment, à l'enseignement du français. J'ai l'impression de porter le sort du Québec sur mes

épaules », déplore Nicole Lépine, avec l'appui de sa collègue Yolande Petit qui estime que tout cela finit par être lassant.

D'autant plus lassant qu'à l'école, on fait de plus en plus reposer la qualité du français sur leurs seules épaules puisque, signale Nicole Lépine, « le cloisonnement des matières fait du français une matière parmi d'autres et des professeurs de français, des spécialistes ». Autrement dit, chacun dans sa bulle. Résultat : dans l'enseignement des autres matières, on ne tient que très marginalement compte de la qualité de la langue. Le souci de la langue juste, claire et précise ne traverse donc pas toutes les matières. Il est l'affaire, exclusive ou presque, des professeurs de français. En fait, quelques matières seulement doivent réserver 6 % du total des points au français. Dire que c'est peu est un euphémisme. Jean-Maurice Demers souhaiterait que le français fasse l'objet du plus grand soin, dans toutes les matières. Radical, il dit : « À mes collègues qui enseignaient d'autres matières, je recommandais de refuser, tout simplement, une copie bourrée de fautes, d'un français boiteux... » Mais on n'en est pas là.

Quoi qu'il en soit, le débat sur la question de la langue continue et n'est pas près de s'arrêter. On y consacra encore *full* réunions et colloques, *genre!*... Ce sera *super* si on progresse, *comme!*... mais encore faut-il demeurer conscient qu'en ces matières, l'objectif a cette fatigante caractéristique de s'enfuir dès qu'on l'approche.

Jacques Keable
Journaliste indépendant